

# Simple histoire

Autor(en): **C.A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 29

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209684>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SIMPLE HISTOIRE

J'ai un ami, un jeune ami, qui « fait » de la littérature, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'être un charmant garçon. Il a vingt ans, c'est-à-dire qu'il est à cet âge où la vie nous sourit, où tout semble facile et agréable et où, malgré les déceptions, les embûches et les coups du destin, l'on croit à son étoile, à son talent. C'est l'âge où l'on est sincère, où l'on se livre, c'est l'époque bénie du printemps qui paraît éternel. c'est... la vingtième année, quoi, si tôt enfuie et qui ne revient jamais.

Donc, mon ami Charles a vingt ans et croit avoir du talent. Si j'étais bien sûr que ces lignes ne lui tomberont pas sous les yeux, je vous avouerais, bien bas, que je crois aussi qu'il en a, du talent, et du plus rare et du plus délicat. Mais voilà, de nos jours, cela ne suffit guère, pour réussir. Ah ! j'en connais des littérateurs, des artistes, et des vrais, qui n'ont vu le succès leur sourire qu'à l'âge où, désabusés, lassés, aigris, ils ne songeaient plus qu'à vivre leur vie, ignorés, oubliés, loin de ce public qui est si mauvais juge, loin du bruit, des soucis, des directeurs et des éditeurs !

Charles avait, sans se rebuter, sans douter un seul instant, connu les stations dans les cabinets directoriaux, attendant deux, trois, parfois quatre heures, pour s'entendre dire d'un ton supérieur et sans réplique :

— Ah ! c'est vous, jeune homme ? J'ai lu votre petite machine ; pas mal, pas mal, mais ce n'est pas théâtre pour un sou ; si vous en faisiez un roman ?

Un éditeur, par contre, lui disait :

— Il y a quelque chose dans votre roman, mon ami, mais comme cela serait mieux à la scène, faites-en donc un drame ! D'ailleurs, il en pleut, cette année, des romans, ça ne se vend plus. Essayez donc du théâtre !

Et à chaque fois que je le rencontrais, Charles, toujours plus enthousiaste, toujours plus confiant (il y a des grâces d'état !) me narrait de nouvelles démarches, me faisait part de nouveaux espoirs et, devant un tel optimisme, je n'osais le détromper. Ses illusions lui passeraient assez tôt, et sans que personne se charge de lui ouvrir les yeux !

Or, un jour, il vint me voir, radieux, vibrant et me conta d'une haleine ce qu'il considérait comme un succès. Un auteur en vogue, un de ces maîtres dont les moindres pages sont attendues comme une manne par leurs admirateurs, c'est-à-dire par presque tout le monde, un écrivain illustre, dis-je, était, depuis quelques semaines, en villégiature dans nos murs. Charles s'était enhardi, lui avait écrit, puis, par faveur spéciale, avait pu lui parler et, chose plus mirifique encore, avait pu laisser au maître un manuscrit, une pièce de théâtre, et le maître, affable, bon enfant, lui avait promis de le lire et de lui faire savoir son avis sur la valeur de l'œuvre.

— Vous voyez ma veine ? Si Rouget trouve ma pièce jouable, je vais tout de suite la présenter à Lebonnard qui ne peut pas ne pas la monter ; voyons, il ne-le-peut-pas !

Que voulez-vous répondre à ça ?

Charles vécut dans son rêve pendant deux ou trois semaines, puis se décida à retourner au Grand-Hôtel. Rouget n'était plus en Suisse, rappelé à Paris pour les répétitions de son « Carreau », mais il avait, à son départ, déposé au bureau de l'hôtel le manuscrit de Charles accompagné d'un mot aimable et d'une lettre d'introduction pour Lebonnard, le directeur du théâtre municipal.

Malheureusement, Lebonnard était aussi en vacances, on ne savait où. Charles s'impatientait, tournait et retournait à chaque instant la lettre d'introduction entre ses doigts, si bien qu'un beau soir, la regardant devant la lampe, il put lire par transparence ces mots : « ce jeune

coquebin... » Etonné, pris d'une curiosité invincible, inquiet un peu, il ne put résister et rompit l'enveloppe. Ce fut le coup de massue :

« Mon cher Lebonnard (disait le maître si bon enfant et si amène), même en Suisse, perdu dans la foule cosmopolite d'un grand hôtel, presque incognito, je ne puis échapper aux jeunes demandeurs de conseils, ces « montreurs d'ours » impénitents. Je ne puis me débarrasser de ce jeune coquebin qui crut devoir pondre une astarté (quatre actes et en vers !) qu'en vous le renvoyant, ce dont je vous prie de me pardonner.

» Je n'ai d'ailleurs pas lu son chef-d'œuvre, étant à Lausanne pour me reposer, et calmer mes nerfs... »

Cette fois, Charles douta de sa veine. La leçon était rude, en effet, et aujourd'hui, il grossoie des actes en l'étude d'un notaire de la place.

Et pourtant, comme il l'a entendu dire souvent, je vous promets qu'il « y a quelque chose » dans son Astarté ! C. A.

## « REVOYANCE »

IL y aura tantôt trente ans — c'était en août 1883 — que le pasteur Alfred Ceresole, un de nos écrivains vaudois le plus lus et le plus justement goûtés, dédiait ses *Scènes vaudoises* (*Journal de Jean-Louis*) « à la mémoire du Doyen Bridel, à l'auteur du « Conserveur suisse », à l'ami passionné de son pays et de ses traditions, à l'observateur intelligent de nos mœurs et de notre langage. »

Et dans sa préface, adressée « A ses amis », l'auteur disait, entre autres choses charmantes, ceci :

« Ces *Scènes vaudoises* vous rappelleront le souvenir de bien des réalités, aujourd'hui lointaines. Aux uns, elles remettront en mémoire les tranquilles et douces soirées passées ensemble près de la noire chaudière du chalet montagnard ; aux autres, les graves péripéties des jours sérieux de 1870 et 1871, alors que nous fûmes aux frontières ; à ceux-ci, les impressions de la nature surprise dans sa candeur alpestre et rustique ; à ceux-là, la vie et les travaux champêtres ; à tous, je veux l'espérer, le souvenir des moments heureux qu'amène toujours avec elle une franche et cordiale amitié.

» Et maintenant, modeste petit livre, sors de ton nid vaudois ! Prends courage ! Cherche et trouve ton monde ; souris aux cœurs simples ; fuis les jaloux ; écoute les sages ; crains les moqueurs ; évite les sots ; sème joyeusement ton grain, en laissant tourner tes pages. Instruis, distrais, console et, sous ton rustique langage, fais aimer le pays ! »

Un hasard, très heureux, nous a remis entre les mains les *Scènes vaudoises*. Nous avons éprouvé, à relire ces récits, toute la joie intime de la première rencontre et qu'y peut toujours trouver tout bon Vaudois.

Au nombre de ces récits, écrits en ce parler vaudois, si savoureux, quand il est bien le langage familial de nos campagnards et non le pastiche vulgaire et grossier qui, trop souvent, dans les villes, se fait impudemment passer pour lui, nous avons goûté avec un plaisir tout particulier, celui qui est intitulé : *Le revenant du cimetière*. Ce récit, très amusant, qui eut grand succès jadis, dans les conférences faites par l'auteur ou dans d'autres séances de lecture, est sans doute ignoré de la génération actuelle. Le voici. Il amorcera sûrement, chez plusieurs, le désir de lire les morceaux, non moins attrayants, qui l'accompagnent.

Il leur sera très facile de satisfaire ce désir, car MM. Payot et Cie, libraires, ont eu l'excellente idée de rééditer dans le 5<sup>me</sup> fascicule du *Romand romand* (60 cent.), les plus savoureux de ces récits.

## Le Revenant du cimetière.

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grûlette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient.

La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tout cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre.

Tout à coup, ne voilà-t'y pas la Julie qui revient en courant, les yeux tout épuvés ; elle ne pouvait pas ravoir son souffle.

— Jean-Louis ! qu'elle me dit, Jean-Louis !... Mon père, est-il possible !... Viens vite !... On aperçoit !...

— Tais-toi ! que je lui fais ; c'est pas possible !

— Je te dis que si... J'ai aperçu là-bas... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetière... près du mur...

— Eh bien, quoi ?

— Un homme qui rebouille les morts.

— Aque ! te voilà toujours avec tes histoires.

— Eh bien, viens voir... viens voir, qu'elle me fait, si tu ne veux pas le croire.

Bon ! Je t'enfonce mon bonnet noir sur les oreilles et me voilà dehors. On ne voyait pas une goutte. La femme avait pris un manche à balai d'une main et de l'autre elle trivognait mon molleton.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

— Tiens ! ne vois-tu pas... là-bas, cet homme contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est le sorcier ou le revenant.

Ma foi ! il n'y avait pas à dire : le revenant y était bien. C'était un puissant gaillard. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt les bras en bas, puis les bras en l'air, il se baissait, se relevait, faisait trente-six manières !

« Que dianstre fait-il bien là ? que je me dis. Je n'ai pourtant pas la berluce. C'est bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort... Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là. »

Mon cher oncle Frédéric ! mon cœur battait la générale. Mais je me suis mis à penser : « Pourtant, Jean-Louis, tu n'es pas un foutriquet ! Ce n'est ni un revenant, ni un Allemand qui veut te faire peur. »

Bon ! Je ne fais ni un ni deux ; je te prends un caillou sur le mur et, crach ! je te l'y jette contre ; après quoi je baisse la tête et je me cache.

Au bout d'un moment, je me relève ; je guigne : rien n'y a fait ; mon corps continue son commerce.

— Attends-te voir, pourtant ! Tu auras bientôt ton affaire !

Je prends une palanche, il s'agit de lui tricoter les côtes au tout fin.

— Non, non, Jean-Louis, n'y va pas ! que me dit la Julie en me tirant par la manche et en n'osant pas crier, tant elle avait peur. Tu attraperas un mauvais sort. S'il te plaît, mon Jean, ne fais pas le fou !

— Laisse-moi faire ! que j'y fais. Cache-toi derrière la fontaine et pas un mot !

— Non ! Jean, mon Jean ! n'y vas pas ! écoute-moi !

— N'aie pas peur !

Je longe le petit mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait de prendre le gaillard par derrière et de lui roiller dessus sans avertissement.

Je fais vingt pas à croupeton ; je m'arrête pour regarder par dessus le mur, pour voir si ce gabellou y était encore. Oui, ma foi, il y était !

Ah ! mon cher oncle Frédéric, je l'avoue qu'à ce moment l'émotion m'a pris, et je me mis à trembler comme la feuille. Je me suis mis à réfléchir, à penser en moi-même qu'on est pourtant bête de s'exposer pour rien, de se faire tant de mal pour peu de profit, que je n'aurais pas dû me mêler de cette affaire, que la Julie pouvait avoir raison, que les femmes ont bien du bon, que je serais mieux dans mon lit, etc.

En vérité, n'était la bourgeoise, j'allais virer les talons.

« Tout de même... mais ! Jean-Louis ! que je me